

## Le principe culturel de propriété

Dans ma vie pavillonnaire, l'espace public n'est pas prévu pour exister autrement que pour le déplacement ou le garage des véhicules motorisés. La marche offrirait une alternative si les rares piétons n'étaient à ce point individualistes. Le matin, en amenant à pied ma fille à l'école, il m'arrive de les croiser. Il y a une jeune mère avec une poussette, un enfant à l'intérieur, un autre à l'extérieur, qui marche à ses côtés. Je la salue, elle me salue ; quelquefois même je lui souris, elle me sourit. Un jeune père qui marche en fumant une cigarette devant son fils, âgés de 6 ou 7 ans. Je ne le salue pas, je n'ose pas. Il ne me salue pas non plus, sans que je connaisse ses raisons. Deux femmes, la soixantaine, habillées en tenue de sport, effectuant leur marche quotidienne. Je les salue du bout des lèvres, elles me répondent du bout des lèvres. Un jeune élu de quartier qui me salue et que je salue. Une femme qui travaille dans l'immobilier et qui dépose chaque matin sa fille à l'école – je lui ai parlé une fois longuement mais je doute de la spontanéité de notre conversation dans la mesure où, cherchant des biens fonciers à vendre, elle pouvait aussi bien tenter de me soutirer des informations en ce sens. J'omets peut-être d'autres piétons, que j'oublie sitôt que je les ai croisés, et qui m'oublient sans doute de la même façon. Je songe quelquefois que nous ne nous connaissons jamais. Nous sommes semblables à un village peuplé d'autistes. Dans cette zone plutôt résidentielle, où la pauvreté doit exister, le fait que chacun subodore que son voisin est un propriétaire en puissance, et par là qu'il possède un mode de vie suffisant pour son bien-être et celui de ses proches, rend acceptable cette indifférence objectivement aberrante. Nous pourrions appeler « principe culturel de propriété » le fait que les biens que nous sommes censés posséder nous dispense de nouer des liens en profondeur avec nos contemporains.

*Tentatives 1* – Je n'ai pas choisi de vivre dans la zone pavillonnaire. Ceux que je croise tous les matins dans la rue Claude Bernard non plus – mais en fait je n'en sais rien. Parfois, j' imagine que nous nous parlons comme dans les villages, à la campagne, autrefois. « Alors ça va ce matin ? » « On fait aller ! Et les enfants ça va ? » « ça va » « Ce soir, apéro ? » « Apéro ! » Ce genre de propos qui, tout de même, vous rassure beaucoup sur le genre humain et sur sa capacité à ne pas considérer comme évident le principe culturel de propriété. Ce matin, la femme qui travaille dans l'immobilier parlait avec le jeune père. Il semblait sous le charme. Il est vrai qu'elle est plutôt jolie. Quand je suis passé à leur hauteur, il lui expliquait que sa vieille voisine allait sans doute vendre son pavillon. De loin, je les ai entendus qui riaient. Comme d'habitude, la jeune mère avec la poussette m'a salué, je l'ai salué. Lorsque j'ai croisé le jeune élu, un peu avant le feu rouge, il m'a à son tour salué. Je lui ai rendu son salut, un « bonjour » très bref, presque étouffé. Je n'ai pas croisé les deux marcheuses sexagénaires. Après avoir déposé ma fille à l'école, sur le chemin du retour, je me suis retrouvé avec la jeune mère. Je lui ai souri et lui ai demandé : « ça va ? ». Elle a fait « mmh » ; son sourire était un peu triste. Ou peut-être un peu méfiant. Je ne sais pas. Avec du recul, je me suis demandé pourquoi je lui avais posé cette question ; d'habitude nous nous contentons d'un très

sobre « Bonjour ». L'idée somme toute assez simple d'avoir envie de parler avec quelqu'un comme dans un village d'autrefois m'a traversé l'esprit. Je me suis retourné, mais elle était déjà rentrée chez elle. J'ai aperçu le jeune père, sourire aux lèvres. J'ai imaginé qu'il rêvait d'adultère avec la femme qui travaille dans l'immobilier. Mais j'ai l'esprit mal placé. J'ai failli lui dire que cette femme ne parle peut-être pas spontanément aux gens, parce que son métier exige qu'elle joue de sa séduction pour obtenir des biens fonciers à vendre. Mais j'ai renoncé. Il est bon de rêver.

*Tentative 2* – Ce matin, les marcheuses sexagénaires m'ont regardé avec une insistance inhabituelle, comme si elles cherchaient à donner de l'importance à ce moment. Je n'ai pas réagi et m'en suis voulu ; pourquoi, alors que je cherche confusément à renouer avec une vie de village d'autrefois, n'ai-je pas entamé la conversation ? Il est vrai qu'elles avaient des bâtons de marche nordique, ce qui m'a semblé un peu ridicule, je veux dire un peu artificiel. Je me suis demandé si des prothèses utilisées pour marcher - cet acte élémentaire - constituaient réellement un progrès. Sans parvenir à trouver la réponse, j'ai continué mon chemin. Lorsque le jeune élu de quartier est apparu à l'horizon, j'ai évalué que je disposais d'environ une minute trente pour tenter de lui parler d'un problème local, à savoir : la vitesse excessive des voitures dans notre rue et le danger que cela constitue pour les enfants que l'on souhaite progressivement guider vers l'autonomie. Encore que : la plupart des parents d'élèves militent, si j'ose dire, pour que des portiques détecteurs d'armes soient installés, en prévention des attaques terroristes, à l'entrée de l'école primaire – d'ailleurs, en réalité, il rêve d'école privée, laquelle sera bientôt construite sur notre commune. Hélas, je n'ai pu parler au jeune élu qui a subitement bifurqué vers son véhicule. La « grande prêtresse de l'immobilier » (c'est ainsi que je l'appelle ironiquement) m'a salué d'un discret hochement de tête ; elle était occupée avec son smartphone. La jeune mère était déjà rentrée chez elle. Comme d'habitude, je n'ai pas salué le jeune père – même s'il semblait disposé à considérer cette hypothèse.

*Tentative 3* – La grande prêtresse de l'immobilier était ce matin en grande discussion avec la jeune mère au bout de la rue. En passant à leur hauteur, j'ai tendu l'oreille ; elles évoquaient, non sans ferveur, la vente, exagérément onéreuse, à les entendre, d'un pavillon voisin ; et qu'à ce prix-là personne ou presque ne pouvait s'acheter ce genre de biens comprenant une maison de plus de 100 mètres carrés et une piscine – indispensable dans notre région ; sur ce dernier point elles étaient en phase. Puis la jeune mère a prétexté un enfant resté seul à son domicile pour prendre congé. La grande prêtresse a regagné son véhicule. Je l'ai suivi du regard. Sans raison, elle s'est retournée dans ma direction et m'a souri. Mais je me suis méfié de ce sourire et me suis contenté de lui renvoyer un rictus relativement inexpressif. Je me demandais à cet instant si la conversation qu'elle avait eue avec la jeune mère était sincère. Mais je n'aimais pas l'idée d'avoir de telles pensées. De soupçonner tout le monde toujours. J'ai croisé deux autres jeunes pères et une autre jeune mère que je ne connaissais pas. L'idée de les saluer a vaguement germé dans mon esprit. Dans le leur, je ne sais pas. Les deux marcheuses nordiques n'étaient pas là, ce que j'ai regretté. Toutes proportions gardées, elles sont comme les résidentes historiques de notre quartier sans histoire.

*Attentats* - Ce matin, au lendemain de la survenue de nouveaux attentats – des tueries de masse façon « commando » dans les rues de la capitale, - je marche seul dans la rue Claude Bernard. Nulle trace de la jeune mère, des marcheuses nordiques, de la grande prêtresse de l'immobilier et du jeune père. Sont-ils restés chez eux ? Les voitures roulent plus lentement. La vie du quartier semble entre parenthèses. Même les oiseaux sont silencieux. Ou absents. Je n'avais pas remarqué ; depuis quelques instants les voitures ne passent même plus dans la rue. J'ai l'impression de redécouvrir cette étendue de bitume et ses trottoirs. Le plus étrange est que ce silence et ces absences révèlent en creux cette rue qui à présent n'apparaît plus comme une simple voirie, mais comme un territoire à part entière, qui n'est pas du vide, qui est au contraire, riche de nouveaux possibles : un espace public ? un village d'autrefois ? un village à imaginer ? Plus je progresse dans la rue et plus je découvre des usages insoupçonnés de ce petit territoire : marcher sur ce muret pour, simplement progresser autrement ; s'asseoir sur la bande herbeuse de ce bout de trottoir

baigné par la lumière du soleil ; s'arrêter derrière cette haie de cyprès et deviner, dans un interstice de bois mort, le paysage des propriétés, qui ne seraient plus des propriétés, mais des parcs publics ; et puis, surtout, se saisir de ces chaises de jardin, dans ces parcs arborés pour les disposer au milieu de la rue, puis s'asseoir dessus pour parler de ce que nous pourrions dire et faire ensemble : ouvrir les portails, raser les haies, abattre les claustras ; débrancher les alarmes des maisons, celles des voitures, les caméras de vidéo-surveillance, enfermer les chiens, faire des barbecues géants chez les uns, chez les autres, construire des buvettes, jouer à la pétanque, débattre de la fin du monde, du début de la vraie vie, et se dire, tant qu'il est temps, que nous sommes capables de profiter ensemble de cette journée de novembre, de sa belle lumière blanche, de la brise venue de la mer, de son incroyable douceur et de son extraordinaire pouvoir d'éloigner toutes formes d'initiatives politiques destinés à exploiter la peur et le principe culturel de propriété – ce qui, au fond, est taillé dans la même matière. Nous disposons dans l'instant, avec la rue Claude Bernard, d'une ressource purement démocratique. Il m'apparaît tout à coup comme une évidence qu'il nous faut conserver ce petit territoire. Une ZAD, voilà ce qu'il nous faut. Une ZAD, autrement dit un territoire public et partagé, afin que chacun oublie ce principe de propriété qui le dispense économiquement de parler avec ses contemporains.

*Le lendemain – gueule de bois* - Comme j'arrive à hauteur de l'école, je remarque que la grande prêtresse de l'immobilier est entourée du jeune père et des deux marcheuses nordiques. Elle prend la parole et sur le ton de l'urgence absolue, annonce : « Depuis les attentats, dit-elle, la plupart des gens de la capitale vont venir s'installer chez nous. Ils s'y sentent plus en sécurité. Des sondages en attestent. » Les autres acquiescent. Le jeune père demande si son pavillon vaudra plus cher à la revente. La grande prêtresse confirme : « Tarifs parisiens » annonce-t-elle, l'air goguenard. « Bien », dit-il, « Très bien ». La grande prêtresse de l'immobilier parle comme la pythie des romains. Presque en transe. D'autres viendront s'installer dans le quartier, annonce-t-elle, des parisiens, surtout. Ils posséderont, de façon chèrement acquise, un pavillon et 500 mètres carrés de terrain, 500 mètres carrés de cette planète, pourrait-elle ajouter, autant dire une partie de l'univers, qui est illimité, comme chacun sait, et peut-être éternel. Alors ils auront cet air, pourrait-elle presque ajouter, cet air qui les dispensera de se saluer autrement que de façon très brève et très distante. La vie sociale sera pacifiée, les moutons bien gardés, les pavillons protégés, les flux de capitaux assurés, pourrait-elle conclure. Mais elle ne va pas juste là, son sourire suffit. Tout le monde l'écoute, tout le monde est sous le charme. Puis ils se dispersent bientôt, chacun portant de nouveaux espoirs dans un avenir économiquement radieux – axé, comme il se doit, sur le principe culturel de propriété.

Quant à moi, je suis seul avec mon projet de ZAD sur les bras. Ce qu'il me reste est bien faible, mais je le restitue maintenant, devant vous, comme un rêve réaliste, comme ce que le philosophe Michel Foucault appelait « une hétérotopie », autrement dit l'art de ne pas prendre l'espace qui nous entoure pour ce qu'il est, ou encore l'art de détourner l'espace de ces usages attendus afin de produire une vie insoupçonnée, créative, qui échappe aux standards de la vie ordinaire. L'enfant produit spontanément des hétérotopies lorsqu'il transforme son lit en abri pour ses ours en peluche. L'adolescent est également un producteur d'hétérotopies lorsqu'il construit des cabanes dans la forêt pour y dissimuler ses rêves, ses amours ou ses peines. L'adulte, lui, apprend très tôt la nécessité du Plan d'Épargne Logement et le principe culturel de propriété. En devenant propriétaire d'un lopin de terre, il se crée involontairement le devoir de le défendre. Mais il ignore qu'en déployant ainsi son énergie vitale, il ne l'emploie plus à investir tout ce qu'il ne possède pas. De fait, il circonscrit son horizon de possibles et renonce aux hétérotopies. Il n'est pas lieu cependant de blâmer quiconque car nous sommes dressés très tôt à révéler la propriété et à redouter l'espace public. Ainsi, il n'est pas de proverbe plus discutable que celui qui veut que la liberté des uns finisse où commence celle des autres ; car en réalité ce qui finit et ce qui commence c'est bien la propriété des uns et des autres. Quant à l'espace public, il ne cesse de se rabougrir...

Texte non fini